

— 151 —

CHAPITRE XVIII.

On n'écrit plus aujourd'hui de longues dissertations sur le danger ou l'utilité des spectacles. Il n'y a plus de censeur rigide qui vienne nous dire que le théâtre est une école de corruption, pendant qu'un rhéteur mondain s'évertuerait

à nous le présenter comme une chaire de morale. Personne aussi ne s'avise de raisonner sur la condition des comédiens, de renouveler contre eux l'excommunication religieuse ou l'anathème philosophique, ni de se constituer le champion de leur innocence, le garant de leur bonne conduite. On ne refuse pas à leur corps ce peu de terre où toutes les grandeurs humaines vont prendre leur mesure, et pourtant, lorsqu'on procédait à l'élection des morts pour représenter la gloire nationale dans les caveaux du Panthéon, aucune voix n'a placé le nom d'un acteur célèbre sur la liste des candidats à l'immortalité. L'art, lui-même, soulève à peine de faibles querelles parmi les intéressés, sans que le public y prenne part, se passionne pour un genre de composition, se divise entre deux talens, se révolte contre un préjugé, ou se mutine pour une innovation. On a laissé tomber en désuétude ces questions importantes, nées d'un heureux loisir, ces thèses inépuisables qui exerçaient l'éloquence des écrivains et partageaient sans péril les opinions du monde. C'est grand dommage, à mon avis. Car les sociétés un peu vieilles n'ont jamais trop de ces distractions qui les occupent et les empêchent

de songer à mal; de ces débats sans issue, dont les argumens ne se mettent pas en action, et n'appellent pas la violence brutale à leur secours. Il vient un âge où la raison des peuples serait merveilleusement propre aux discussions frivoles; c'est celui où ils croient être sérieux. Que manque-t-il, je vous prie, à la plupart de nos disputes pour être tout à fait comiques? un sujet moins gravé que notre existence sociale, notre prospérité, notre avenir.

Les spectacles ont pris tout uniment leur place dans notre civilisation, dédaigneuse de ses plaisirs, comme un besoin de l'oisiveté que l'industrie doit satisfaire, comme une ancienne habitude, froide, capricieuse et nonchalante, dont on peut tirer encore quelques profits. Tout ce que la science de la politique, qui a découvert tant de choses, peut fournir en leur faveur, c'est une observation tirée des registres de la police, et qui prouve que, les jours où les théâtres sont fermés, il se fait plus de vols, il se commet plus de violences, il se donne plus de coups qu'à l'ordinaire. Il est donc utile de les tenir ouverts, ne fût-ce que pour le soulagement des juges

d'instruction qui ont maintenant , dit-on , beaucoup à faire. Et puis c'est un commerce qui emploie une foule de bras , qui occasionne un mouvement de fonds considérable , qui fait circuler l'argent , par lequel s'écoulent de nombreux produits. Voilà sous quel aspect il faut considérer aujourd'hui ces divertissemens condamnés par l'Église et par Rousseau , qui ont résisté au paradoxe comme à la colère évangélique , pour tomber obscurément , au milieu de toutes les croyances éteintes , de tous les préjugés détruits , sous le regard glacé de l'indifférence. Car , ne nous y trompons point : une nation ne saurait aimer ses amusemens avec modération , avec calme , avec sobriété , d'une affection raisonnée et tempérante , comme elle aime ses institutions et ses lois. Il faut qu'elle s'y porte avec ardeur , avec ivresse , qu'elle s'y plonge tout entière , sans calcul , sans réflexion et sans prévoyance. Or , il n'y a plus que les révolutions que nous sachions faire ainsi.

Avez-vous étudié quelquefois l'histoire de la société française vers la fin du dix-huitième siècle , ailleurs pourtant que dans ces Mémoires

contemporains qui se fabriquent ici près ? C'était là un monde amoureux des représentations dramatiques , prenant son plaisir avec emportement , s'occupant avec passion de tout ce qui servait à l'amuser. Voyez seulement quelle place tiennent les comédiens dans la chronique scandaleuse de cette époque. Nos journaux , que personne n'accuse d'une extrême discrétion , ne fourniront pas à la postérité autant de renseignemens sur les grands personnages de la scène politique , qu'il nous en est parvenu , à nous , sur les héros de cette autre scène vers laquelle l'attention était continuellement tournée. C'était bien autre chose que la cour , ou plutôt la cour était tout entière dans les coulisses ; et la ville , toujours curieuse , voulait apprendre ce qui s'y passait. Maintenant que sait-on des comédiens ? qui se croirait assez désœuvré pour ramasser des anecdotes sur leur vie , sur leur caractère , sur leurs jalousies , sur leurs intrigues ; pour prendre parti dans leurs querelles ? Dès qu'ils ont essuyé leur rouge et quitté leurs costumes , on ne songe plus à eux , ils rentrent inaperçus dans leur coin de la société , et on les retrouve , presque sans les reconnaître , dans les actes de

la vie bourgeoise ou les devoirs du citoyen. Ils peuvent être, tout à leur aise, honnêtes gens, bons maris, soigneux pères de famille, et c'est toujours ce qu'on a de mieux à faire là où le vice n'aurait pas d'éclat. Les actrices elles-mêmes, cet éternel sujet des entretiens frivoles, des admirations frénétiques et des discours malins, peuvent, suivant leur fantaisie, se livrer au désordre sans obtenir de scandale, ou rester chastes sans craindre la médisance.

J'ai lu quelque part que la réforme des coulisses avait contribué fortement à la décadence de la scène; que, « le jour où les mœurs sont entrées au théâtre (ce sont les paroles d'un connaisseur), le talent en était sorti. » Voilà certes une expérience que le citoyen de Genève n'avait pas prévue. Mais tant d'autres causes visibles et palpables ont amené ce résultat, qu'il ne faut pas trop se presser d'en accuser un accident obscur et douteux; de peur qu'un beau jour nos comédiens ne se mettent à faire les mauvais sujets, à quitter leurs femmes, à se jeter tête perdue dans la dissipation et la débauche, pour retrouver la puissance d'émotions ou la verve de gaité qui

leur manque. Ce qu'il y a de certain, c'est que le théâtre s'en va, et les symptômes de son dépérissement se manifestent surtout dans les efforts qu'il fait chaque jour pour rattraper un peu de vie, dans ces bizarres essais de nouveauté, dans cette monstrueuse fécondité d'expédiens où s'épuise son agonie. En pareil cas, il s'élève toujours une contestation sans fin, un échange amer de reproches entre ceux qui exploitent la curiosité publique et les contribuables qui peuvent du moins refuser cet impôt. D'un côté, ce sont des plaintes violentes sur l'avarice et la mesquinerie du siècle, sur la sécheresse de ses idées, sur le prosaïsme de ses sentimens, sur cet esprit d'examen aride et méticuleux qui a remplacé notre ancienne vivacité, notre vieille facilité d'enthousiasme. De l'autre, c'est le ricanelement moqueur de gens blasés et dédaigneux qui trouvent mauvais tout ce qu'on leur offre parce qu'ils ont perdu l'appétit à force de jouissance. « Aidez-nous », s'écrient les théâtres. « Amusez-nous », répondent sans s'arrêter les passans qui vont à leurs affaires. « Amusez-nous » est facile à dire; mais encore faut-il qu'on s'y prête un peu. Et comment divertir une société raide,

empesée, qui a la prétention d'être raisonnable? Les jeux de la scène ne souffrent pas des spectateurs sérieux, distraits, préoccupés. Il leur faut une multitude ardente, étourdie, animée, préparée à tous les mouvemens qu'on voudra lui donner par la longue agitation de l'attente, qui n'ait pas pris le temps de dîner, qui se soit bousculée à la porte. On a remarqué déjà que le parterre assis n'avait plus de ces entraînemens rapides et tumultueux, de ces bruyans transports, de ces communications électriques qui s'y répandaient autrefois lorsqu'une foule avide de voir et d'entendre s'y entassait debout, pressée, étouffée, et respirant à peine. Que sera-ce donc qu'un parterre adossé, où l'on s'étend, où l'on s'étale, où l'on a de la commodité pour dormir! Et ces fauteuils appelés stalles qu'on trouve encore mal disposés pour la liberté des jambes, ces loges qui se rétrécissent chaque jour, où l'on s'enferme quatre à quatre, deux à deux, non pas sans doute pour mieux jouir du spectacle; où l'on semble craindre de se mêler; où le public, au lieu de se confondre dans une impression commune, échappe par ses fractions infinies à la contagion du rire ou de la terreur!

Lorsque nous voulons bien avoir un caprice, c'est à la condition de trouver toutes nos aises. La passion y va d'une autre sorte, et sans passion pas d'art, pas d'artistes. Les gens qui marchandent sur leur plaisir, ne peuvent créer qu'un métier exploité par des manoeuvres.

Le tort sera donc au public si le théâtre tombe, si l'art s'éteint, si les belles traditions se perdent, si les acteurs sont ennuyeux et froids, les drames fades ou absurdes. Ce pauvre public a déjà sur son compte tant de reproches, qu'on peut bien y joindre celui-ci. Il aura pour se consoler les progrès de sa raison, la conscience de sa dignité. Avec cela on peut encore passer sa soirée très-agréablement.

Or, les théâtres en étaient là avec leur existence privilégiée, avec ce nombre limité de copartageans que la faveur seule pouvait augmenter; quand, pour comble d'embarras, la liberté est venue à leur secours, la liberté qui commence toujours par détruire, et laisse au temps le soin des réparations. Ils n'ont pas manqué de l'inaugurer avec pompe, à peu près comme les

Troyens introduisaient dans leurs murs la fatale machine. Ils l'ont chantée, encensée, pavoisée, et bientôt ils en ont vu sortir une foule d'ennemis avides, de rivaux affamés qui ont menacé de débaucher leurs habitués, d'enrôler leurs acteurs et de détourner leurs recettes. L'industrie de notre pays est active, prompte, ingénieuse, on le sait. Mais elle est imitatrice et moutonnière à l'excès. Dès qu'elle voit un sentier ouvert, elle s'y précipite aveuglément, sans faire attention même aux disgrâces de ses devanciers. Parce qu'on avait cru trouver sur le sol la place d'une salle de spectacle, les spéculateurs ne révèrent plus que théâtres. Il n'était lieu si lointain, si obscur, si désert, où la toise de l'architecte ne mesurât une enceinte, n'indiquât des issues et des débouchés, tandis que le directeur recrutait d'avance sa troupe et emmagasinait son répertoire. Le nombre des entreprises projetées s'éleva, dit-on, jusqu'à cent trois; je vous le donne sur parole de ministre. Quelques-unes n'allèrent pas plus loin que l'écrêteau; d'autres montèrent jusqu'aux fondations; trois ou quatre ont ouvert leurs portes. Cependant les spectateurs manquaient aux vieux théâtres; tous criaient misère; tous tendaient la

main au public qui faisait la sourde oreille, au budget surtout, ce grand aumônier de la nation. Mais comment se faire entendre du budget? La gloire demandait, la science demandait, je ne sais qui ne demandait pas. Quelle figure un art frivole pouvait-il avoir au milieu de toutes ces sollicitations, puissantes par leurs services, peut-être par leurs menaces? Et pourtant l'art frivole a obtenu; Scapin a forcé le vieil Argante à délier les cordons de sa bourse, et s'est sauvé bien vite avec sa subvention.

Maintenant, c'est le tour du public, c'est Géronte qu'il s'agit de faire boursiller. Car on ne peut pas vivre avec treize cent mille francs, et ceux qui portent la livrée royale ont tout pris, comme c'est l'usage. Or, ce public n'est pas inépuisable; il s'éclaircit au contraire sensiblement. D'autres habitudes, d'autres jouissances se sont établies, en concurrence avec les spectacles, pour l'occupation des heures qui suivent le repas et précèdent le sommeil. Il n'est pas de groupe bavard se promenant à l'abri dans nos passages richement éclairés, de cercle taciturne penché sur le tapis vert d'un cabinet de lecture, de

quadrille sédentaire entourant la table d'un café où s'agitent et se rangent les dominos, qui ne soit enlevé aux parterres, qui n'y laisse une banquette vide. Les loges sont dégarnies encore de tout ce monde que le devoir, la curiosité, l'amour de la dispute, le goût plus répandu des relations sociales attire chaque soir dans les salons. Les clubs aussi conspirent contre les théâtres. Je ne parle pas des gens qui s'en éloignent par système, par entêtement, par dédain, qui veulent s'en tenir à ce qu'ils ont vu, rester sur leurs admirations passées, et ne pas risquer leur goût à de nouvelles épreuves; et des fortunes dérangées par la secousse politique, qui exagèrent leurs épargnes; et des fortunes de nouvelle origine qui prennent leurs précautions d'économie, peu confiantes dans leur propre durée. Tout cela fait que la matière imposable diminue à mesure que s'accroît le nombre des parties prenantes. Il faut une grande habileté dans l'art des promesses, des annonces et des programmes, un crédit fortement établi chez les distributeurs de la renommée, une attention constante à ne pas laisser refroidir un succès, une explosion presque journalière d'éloges complaisans, pour

attirer à soi, l'un après l'autre, tous les flots de la population, pour que l'envie de voir pénètre jusques dans les plus obscures retraites, pour faire arriver chaque soir du faubourg Saint-Germain, de la rue Saint-Denis, du Marais, du quartier Popincourt et du Gros-Caillou, les élémens variés d'une chambrée complète. Et ce bonheur encore, on ne l'obtient qu'aux dépens de ses confrères, quelquefois aux dépens de son propre avenir. On presse la curiosité comme une éponge, on en extrait jusqu'à la dernière goutte, et on se retrouve ensuite à prendre sa maigre part dans le fonds commun, qui se compose presque exclusivement des étrangers et des oisifs.

C'est pourtant avec ces faibles chances de profit que, tous les soirs, vers six heures, une vingtaine de théâtres, plus ou moins, selon que la balance est pour les entreprises ou pour les faillites, garnis au dehors de leurs affiches, de leurs réverbères et de leurs gardes municipaux, au dedans de leurs contrôleurs et de leurs ouvreuses, attendent, les guichets de leurs bureaux ouverts, la recette qui doit faire vivre tout un

monde d'employés, de comédiens, de figurans, de machinistes, de musiciens; vous remarquerez que, pour me conformer à la coutume, je ne m'occupe pas des actionnaires. Il y a bien les loges à l'année dont le bénéfice est certain, qui peuvent rester vides sans que la caisse en souffre. Mais, il ne faut pas vous tromper au nombre des écriteaux qui vous interdisent, à vous, spectateur isolé, ou couple de mine chétive, l'entrée pour votre argent de ces réduits privilégiés. Un mystérieux commerce qui se fait dans les corridors, et que l'administration tolère, en offre la jouissance à de certaines conditions qu'un peu d'usage vous ferait connaître. Il n'y a pas cinquante ans que l'établissement tout nouveau des *Petites loges*, ainsi les nommait-on alors, était traité, par un observateur chagrin, d'usage indécent, né de la licence des mœurs, et qui menaçait l'art dramatique d'une prompte décadence. C'était, disait-il, une insulte au vrai public, une délicatesse de sybarite, surtout une prime donnée à la paresse des acteurs. Aujourd'hui, l'on s'est bien corrigé de cette imprudente prodigalité. Six ou sept familles, inconnues l'une à l'autre, se cotisent avec peine pour four-

nir chacune le prix quotidien d'une seule location. C'est une affaire qui se négocie par courtier et par entremetteur. Et la division des propriétés ne s'arrête par là. Les chaises d'une loge, les fractions d'une banquette se placent encore parmi les commensaux ou les habitués de la maison. Un homme, de quelque état dans le monde, ne peut se dispenser de compter parmi ses titres le cinquante-sixième coupon d'une avant-scène. C'est ainsi que l'on fait du luxe avec économie. Hors ce revenu fixe et l'accident des loges louées le matin, tout l'espoir des théâtres est dans la recette vulgaire des bureaux, dans les spectateurs que le hasard leur amène. Et pour cela, que d'incertitudes? De quel côté le vent de la curiosité soufflera-t-il ce soir? Quelle recommandation aura prévalu parmi toutes celles dont les journaux sont remplis? La Chambre ne finira-t-elle pas trop tard? La discussion n'aura-t-elle pas trop ébranlé les cerveaux? Le temps ne sera-t-il pas ou trop beau ou trop vilain? Dîne-t-on en beaucoup de lieux? Ne danse-t-on pas quelque part? La rente a-t-elle fléchi? A-t-on appris quelque révolte? L'émeute dort-elle toujours? Ainsi et par mille autres questions